

*” Pour tous ceux qui aiment
que ça finisse bien ou mal. ”*

Cher lecteur,

Tous mes livres, romans et pièces, sont auto-édités. Cela signifie que je finance entièrement la réalisation de ceux-ci et le stock que je dois avoir pour satisfaire une demande, certes réduite, mais néanmoins existante. J'ai fait le choix de rester indépendant car je ne me sens pas, pour l'instant, suffisamment "armé" pour affronter le monde terrible de l'édition.

Bien sûr, ce choix m'empêche d'être plébiscité par une maison d'édition et la diffusion de mes livres ne dépend que de vous. Ce qui m'autorise à penser que chaque lecteur qui se procure un de mes livres le fait parce qu'il aime ce que j'écris. Et ça, c'est un bonheur que je n'ai pas envie de partager avec une maison d'édition. Ce bonheur, je vous le dois entièrement. Je vous en remercie.

En ce qui concerne les droits d'auteur pour les pièces, ma démarche est la même, je suis indépendant. Ils se discutent directement entre vous et moi.

N'hésitez pas, écrivez-moi, si vous avez besoin, d'acheter d'autres livres, pour les offrir par exemple...

Contact :

le.marc.page@gmail.com

ou

www.cepamafote.fr

Marc Lepage

Tic Tac au Quai

Prologue

Avril 1963

Le rideau

L'angle de la rue du Faubourg-Poissonnière et de la rue du Delta n'était pas aussi animé que les Champs-Élysées, mais bon, parfois ça bougeait un peu. Tout dépendait de la boutique qui occupait le trottoir en face. Il y a quelques années, c'était un débit de boissons. A la tombée de la nuit, quand le client de la chambre voulait s'isoler et le tirait devant la fenêtre, il s'amusait souvent en écoutant les échanges gesticulés et incohérents des poivrots qui s'éternisaient sur le trottoir. Ces hommes qui ne voulaient pas rentrer chez eux. Ou peut-être simplement qu'ils ne pouvaient pas. Et puis, le bistrot a fermé. Sur la devanture, il y a eu longtemps un panneau avec écrit : "A louer. Téléphone : NOR1254". Au mois d'octobre, la numérotation va changer, ça n'a pas d'importance car depuis quelques mois, une épicerie est ouverte. Elle le reste tard dans la nuit. Le panneau avec le vieux numéro de téléphone a disparu.

Depuis sa fenêtre, il connaissait tous les habitants du quartier. Enfin, ceux qui restaient assez longtemps pour avoir des habitudes, les vieux notamment. Les vieux étaient ses amis imaginaires. Quand au détour d'une heure habituelle, il n'apercevait pas une démarche chaotique et familière, la tristesse l'envahissait un instant. Il se doutait que la mort était passée par là.

La vie, la mort, les voitures, les passants, le soleil et les ciels sans étoiles remplissaient son quotidien de double rideau dans une chambre sordide d'hôtel miteux.

- Combien d'années ai-je passées, accroché à cette tringle ?

Après tout, le savoir était-il important ? Mais il se posait quand même la question de temps en temps, juste histoire de s'occuper quelques instants quand la nuit était trop calme et que personne n'avait pris la peine de l'étirer pour occulter la lumière des réverbères.

Le moment qu'il aimait le plus était l'aube. La rue qui se réveille, les premiers talons des secrétaires, les fêtards qui courent s'endormir, la symphonie des moteurs qui monte vers lui de plus en plus fort, comme le boléro de...de... Javel ? La secrétaire de l'agence immobilière arrivait bien plus tard. Il aimait aussi beaucoup cette nouvelle voiture qu'on voyait de plus en plus, la 4L. Il y en avait de toutes les couleurs.

Tchiiic....

Le repli sur lui-même était toujours brutal et le sortait instantanément de sa rêverie. Par réflexe, il se tournait vers celui ou celle qui avait occupé la chambre pour la nuit, juste histoire de voir quelle tête il avait. Ça faisait bien longtemps qu'il n'accueillait plus les clients à leur entrée. Après tout, personne ne l'avait jamais complimenté sur sa couleur, la douceur de son velours épais. Jamais le moindre remerciement envers son lourd tissu qui atténuait, du mieux qu'il pouvait, les bruits de la ville. Il avait cessé d'attendre et s'était définitivement tourné vers la vie qui grouillait dehors.

Peu importe ce qu'il se passait à l'intérieur, ça ne l'intéressait plus. Ronflements, ébats, disputes, peu importe, la rue était sa drogue.

A certaines heures de la journée, il pouvait brièvement apercevoir son reflet dans les vitres. Le bleu roi délavé par le soleil du côté de la fenêtre était ses rides, celles que l'on ne voit pas arriver mais qui surgissent brusquement

un jour pour ne plus jamais s'effacer. La trame sans la douceur du velours à l'endroit où se posaient les mains des clients pour le tirer ou l'ouvrir était son arthrose. Tout autour, les fils qui commençaient à abandonner petit à petit leur rôle de couture sortaient comme les poils d'un nez qui se laisse aller.

Il était vieux, il le savait, mais il n'avait jamais imaginé qu'il finirait dans un carton marqué : "Preuves".

Première partie

Janvier 1963

Le bureau

Juste un coup de plumeau ? Rien d'autre ? Il sait bien que le règlement interdit à la femme de ménage de toucher à quoi que ce soit mais quand même. La nouvelle a sans doute peur des réprimandes. Elle se surveille pour ne commettre aucun impair. Sûrement. Ou alors, elle s'en fout. Peut-être.

Comme il regrette les délicates attentions qu'avait pour lui Mlle Trémoulin, tout en tendresse par moments. Il savait bien qu'elles ne lui étaient pas destinées, mais comme il en profitait, ça n'avait pas d'importance.

Elle le bichonnait avec autant d'amour que s'il avait été le bureau du général de Gaulle. A sa façon de le lustrer, il pouvait croire qu'il était fait de merisier, avec une marqueterie digne de l'école Boulle. C'était tellement bon que, parfois, il y croyait. Il s'imaginait au palais de l'Élysée, support majestueux à de nobles signatures de paix ou d'accords commerciaux entre d'anciens ennemis. Et en remerciement pour toutes ces années de bons et loyaux services, il vivrait plus tard dans un musée prestigieux.

En fait, Mlle Trémoulin le bichonnait parce qu'il était le bureau en fer du commissaire Marcel Robian, qu'elle aimait en secret depuis des années. Elle en était touchante de timidité. Elle s'arrangeait pour ne jamais se retrouver seule avec lui de peur de rougir autant qu'une tomate. Mais, les horaires du commissaire dépendaient des enquêtes et elle ne savait jamais si elle allait le croiser ou pas. Elle avait toujours cet espoir qui disait : "Aujourd'hui, il ne faut pas, allez, juste un peu, le croiser quand je sortirai, non... "

Quand la porte s'ouvrait brusquement, alors qu'elle était en train d'aligner les dossiers, laissant apparaître la silhouette athlétique du commissaire, Mlle Trémoulin frissonnait tellement que le bureau sentait ses mains se serrer instantanément sur la peau de chamois. Elle frissonnait tout autant de déception quand ce n'était pas le commissaire.

Le bureau aimait beaucoup Mlle Trémoulin. Au bout du compte, il avait passé tant d'heures avec elle. Elle s'occupait bien de lui. Elle avait même, dans la poche de sa blouse, une petite burette d'huile de machine à coudre. Au moindre grincement de tiroir, hop, c'était réglé.

Il la regardait quand elle osait s'asseoir dans le fauteuil de Robian. Elle ouvrait un dossier au hasard et lisait les notes du commissaire. Pas pour se tenir au courant des affaires, non, juste pour regarder son écriture et imaginer les mains dessinant les courbes nerveuses et les déliés satinés au stylo plume. En lisant, elle passait ses doigts fins sur le renforcement qu'avait fait le commissaire en tapant du poing, il y a longtemps. Dans un accès de colère, il avait tapé tellement fort que le plateau en fer n'avait pas résisté. Résultat, une cicatrice, juste à côté du téléphone.

Mais, il y a dix mois, Mlle Trémoulin est partie, dans le sud, pour s'occuper de sa mère qui commençait à perdre la tête, emmitouflés dans sa timidité, son amour du commissaire et les caresses de ses doux chiffons.

Sa remplaçante ne passe que le plumeau.

Ça fait bien dix ans qu'il est tout seul, dans cette pièce, au parquet grinçant, sous une fenêtre qui donne quai des Orfèvres. Sur la porte, une petite plaque : 255 Commissaire Robian.

Il fait froid cet hiver. Le chauffage fonctionne mal. Est-ce pour ça que le tiroir du bas commence à coincer ? Le souvenir de la burette de Mlle Trémoulin semble déjà si loin.

Le stylo

La plume dorée exécute à la perfection les mouvements qu'on lui ordonne. Elle ne lâche pas une goutte d'encre inutile. L'a-t-elle jamais fait ? Peut-être. Oui, bon, sans doute, mais il est impossible de passer une vie d'écriture sans faire la moindre tâche. Ou alors, il faut avoir été abandonné, vidé, desséché dans quelque tiroir anonyme.

Et ce n'est pas du tout le cas du stylo plume de Marcel Robian. Il l'accompagne fidèlement dans toutes ses notes depuis près de vingt ans maintenant, depuis la fin de la guerre autrement dit. Cadeau des parents pour sa brillante réussite au concours d'inspecteur de police, il est devenu au fil du temps, le compagnon inséparable du commissaire. Il a gravi les échelons avec lui, passé tous les concours internes, il connaît tout des enquêtes passées. Il a écrit chaque détail, chaque question que le patron a pu se poser, il a croqué des scènes de crime, dessiné succinctement portraits robots de suspects. Et aujourd'hui, il écrit le discours que Marcel doit prononcer à son pot de départ, dans quelques mois.

Enfin, dire qu'il écrit est bien pompeux : il raye, recommence, rature, gribouille. Tout ça pour au final voir la feuille se rouler en boule avant de se jeter dans la corbeille à papier.

Un soupir profond.

Le stylo sent bien que le boss n'a pas envie de partir. Il va être affecté à la sécurité du ministre de l'intérieur. Il n'a pas trop envie de cette promotion qui lui tombe dessus, il a donné sa vie à la Crim' et estime qu'il peut donner encore longtemps.

Le commissaire Robian réfléchit. Et dans ces moments là, instinctivement, il tapote sa moustache avec son stylo qui adore ça. Le petit filou arrive presque à chaque fois

à tirer avec la languette de son capuchon, un poil de la grosse moustache qui a valu au patron d'être surnommé le tigre, à cause des brigades du même nom.

- "Aïe ! Et merde" !

Le stylo et le bureau se contractent et s'attendent à une réaction brutale du commissaire. Ses accès de colère soudains sont connus de tous au Quai.

Rien, juste un sourire de la moustache.

- Chouchou, murmure le bureau.

Le capuchon reprend sa place sur la plume. Le stylo va rejoindre SA place dans la poche de la chemise du patron. Une position idéale pour tout voir, tout entendre, réfléchir, trouver les coupables. Enfin, quand il y a une enquête en cours... Et c'est pas trop le cas depuis quelque temps.

Les carnets neufs

Dans un renforcement du bureau 255, entre un classeur vertical à tiroirs et le portemanteau, il y a par terre un carton rempli de petits carnets vierges, neufs.

Expliquer la présence et le contenu de ce carton nécessite de remonter un peu dans le temps. Avec le stylo, les parents ont offert au futur commissaire un protégé carnet en cuir, brun, presque rouge. Joli, mais acheté au cours du dernier voyage dans un pays des colonies. Et bien sûr, ce n'est qu'à leur retour en France que les Robian se sont aperçus que les dimensions de la couverture en cuir ne correspondaient à aucun standard qu'on trouvait dans le commerce. La mère, têtue a fini par dégoter la perle rare. Mais, une mésentente avec le marchand lui a valu d'être livrée de mille carnets en lieu et place des cent qu'elle avait, soi-disant commandés.

Soucieux de faire plaisir à sa mère, le fils prodige a promis juré de ne pas s'en séparer et de les utiliser tous. Seulement voilà, même en en utilisant un par enquête... Quinze ans ont passé, il en reste encore plus de la moitié, à vue de pif.

Dans la pénombre du carton, les carnets attendent, impatients. Quelle enquête, quel meurtre horrible, quel criminel ? Un petit malfrat ou l'ennemi public numéro un ? Ils espèrent comme on espère être le gagnant du gros lot à la loterie nationale. Ceux qui sont dans le fond y croient moins. Forcément, les veinards qui partent enquêter sont ceux du dessus.

Certains se rappellent. Ils étaient là, à attendre d'être utilisés, sans savoir par qui ni dans quel but. Jusqu'au jour où a atterri violemment dans le carton (on a même entendu à ce moment là un coup de tonnerre qui hurlait : "Putain de merde de merdier, fait chier" !), le carnet qui avait été choisi à peine deux jours auparavant. Il était curieusement vêtu d'un manteau de cuir brun, presque rouge. Très élégant. Surprenant en tous cas.

C'est lui qui a raconté ce à quoi ils étaient tous destinés. La nouvelle s'est répandue dans le carton à la vitesse d'une balle de revolver : "On va faire des enquêtes de police de meurtre !" "On dit criminelles" "Si tu veux, je m'en fiche" "Je préférerais être du côté des voleurs !"...

Une main à grosse moustache avait repris l'écu habillé de cuir. Ceux qui ne sont pas encore sortis ne l'ont jamais revu. Les autres si...

Depuis quelques semaines, le rythme des disparitions vers la pochette en cuir s'est très fortement ralenti. L'ennui est encore plus palpable. Au fond, ça dort profondément.

Les carnets usagés

Une enquête, un carnet, c'est la règle. Quand une affaire est clôturée, résolue ou pas, le carnet quitte le cuir brun pour se retrouver dans un grand tiroir avec tous les autres plus ou moins noircis par la plume du stylo du commissaire Robian.

Et ça caquette, ça cancanne, ça bavasse, ça cause, ça échange, chacun évoque les investigations dont il a été le témoin privilégié. Pour quelques uns, l'histoire à raconter est courte, ils n'ont pas eu de chance. Un adultère, le mari débarque, dessoude l'amant et sa femme avant de se dénoncer à la police ou pire de se suicider ! Du sang partout, de la cervelle étalée., c'est dégueu et sans intérêt. Fin. Pour d'autres, c'est plus passionnant ou choquant. Un meurtrier est souvent un grand malade qui s'ignore.

Parfois, des débats s'engagent pour savoir si l'ennemi public numéro un de l'enquête qui a débuté le six avril mille neuf cent cinquante est plus ennemi public numéro un que le numéro un de l'enquête qui a passionné les foules en mille neuf cent soixante. Quel numéro un passe en numéro deux ?

Faut bien s'occuper...

De temps en temps, le tiroir s'ouvre et un détenteur d'une nouvelle histoire plonge vers eux. Sera-t-elle un tantinet morbide ? Compliquée ? Décevante ? Chaque nouvel arrivant est interrogé immédiatement. Puis, il doit écouter toutes les autres histoires. Mêmes celles qui datent des débuts du commissaire. Heureusement que tout est écrit, sinon, les plus anciens mélangeraient les enquêtes. Ensuite, on cherche un sujet de débat qui pourrait faire passer le temps. Quoiqu'il en soit, les carnets sont beaucoup plus heureux ici qu'ils ne l'étaient dans le carton des neufs.

Marcel Robian les a toujours gardés à portée de

main, ils sont sa mémoire. Après tout, les criminels ont souvent peu d'imagination, il existe des similitudes entre de nombreuses affaires.

De temps en temps, un des carnets usagés a la joie d'être relu par son auteur. Il y a même celui du crime du train de banlieue qui a eu le privilège de se rhabiller de cuir brun, l'enquête ayant été rouverte quelques mois après la découverte, par hasard, de nouveaux indices qui disculpaient sans équivoque le coupable présumé qu'on avait arrêté. Bref, une histoire très compliquée mais qui a un succès fou dans le tiroir des carnets usagés.

Le stylo est à son poste d'observation : tout droit dans la poche de la chemise. Le journal du soir est ouvert devant lui. Il ne le lit pas. Il a toujours trouvé que l'écriture dactylographiée était d'une platitude insoutenable ! Pas de courbes jolies dans leurs imperfections, d'appuis discrets sur les mots importants, de minuscules éclaboussures d'encre qui parsèment d'émotions une rédaction nerveuse, bref une monotonie à la limite du vulgaire.

Il réfléchit. Enfin, plutôt, il écoute. Par la fenêtre ouverte passe le ronronnement du moteur d'un bateau-mouche, aussitôt couvert par les hurlements d'un type qu'on traîne dans le couloir pour aller l'interroger un peu plus loin.

Par réflexe, Robian lève le nez de son journal. Le nez reste un instant en suspens puis replonge.

Le stylo enquête sur les hurlements. La voix est avinée et rauque, la secrétaire qui occupe le bureau en face du 255 se plaint de la puanteur, facile : c'est un clodo qui n'était pas loin d'une agression ou d'un vol, on veut l'interroger, il dira qu'il n'a rien vu, on lui proposera une bouteille, et là peut-être il se souviendra d'un détail ou pas. Les clochards sont de bons informateurs. Une voiture passe

le long de la Seine, son moteur pétarade et ne tourne pas très rond... Robian et le stylo sursautent, la sonnerie du téléphone les sort de leurs réflexions.

Le téléphone

Le téléphone regrette aussi Mlle Trémoulin. Un plumeau enlève la poussière, mais la transpiration des mains ? Et les petits trous de l'écouteur, qui va faire attention à ce qu'ils ne se bouchent pas ? Il voudrait tant retrouver cette sensation sublime quand Mlle Trémoulin d'un doigt câlin passait un doux chiffon dans chaque trou du cadran ou revivre ces instants magiques d'intimité quand elle approchait le combiné de son oreille pour presque honteusement le humer. Il adorait quand elle faisait ça, c'était divin. Le bureau lui avait dit qu'elle était amoureuse du commissaire, mais il ne le croyait pas. Ou ne voulait pas le croire.

Depuis le départ de Mlle Trémoulin, le téléphone semble vieillir. Il vient juste d'apprendre que d'ici quelques mois, tout du moins avant la fin de l'année, la numérotation va changer. Et que les lettres sur le cadran ne serviront plus à rien. Il paraît même qu'ils sont en train d'inventer des cadrans à touches ! Si c'est vrai, alors, la fin approche.

Alors, chaque fois qu'il le peut, il essaie de vivre pleinement les derniers instants qu'il lui reste à vivre. Et à chaque appel, il sonne encore plus fort et brusquement que la fois précédente. Quand Robian sursaute, il est content.

Robian a sursauté ! Il est content.

L'avantage d'être téléphone, c'est qu'on entend toutes les conversations, y compris les téléphoniques, enfin, surtout les téléphoniques.

- Robian, j'écoute.
- Un jeune homme qui fait l'école de police voudrait vous voir.
- Qu'est-ce qu'il veut ?
- Il dit que c'est important.
- Bon. Faites-le entrer.

La chemise du dossier

Ballonnée comme un estomac à la sortie d'un restaurant gastronomique, la chemise cartonnée craque de trop d'articles découpés dans les journaux du soir. Ou du matin, elle ne sait pas et elle s'en fout. Tout ce qu'elle attend c'est qu'on l'ouvre pour la délivrer de ce poids. Un espoir naît quand elle voit s'effacer la porte du bureau 255. Elle ne sait pas ce qu'il y a à l'intérieur, ni qui occupe l'endroit, mais elle a un bon pressentiment.

Le type à grosse moustache ne prend pas la peine de se lever. Il trône derrière un bureau en fer sur lequel la chemise finit par atterrir. Il y a un drôle de renforcement sur le coin du plateau en fer.

"Bonjour bonjour", le bureau a toujours été très poli avec les chemises cartonnées qui viennent régulièrement s'allonger sur lui.

Les minutes paraissent être une dernière éternité :
"Ouvrez-moi par pitié !"

Le stylo détaille le jeune homme qui entre poliment dans le bureau. Pas vraiment le genre de minet qu'apprécie son boss. Il doit avoir environ vingt-huit ans, tronche de premier de la classe, habillé comme tout un chacun, chemise moche, pantalon quelconque, bref, en apparence un tocard. Ses bras croisés tiennent contre son ventre une chemise

cartonnée qui semble au bord de l'explosion. Un échange bref de politesses entre les deux hommes, qui de toute évidence, ne se connaissent pas et la chemise cartonnée est posée sur le bureau. Que contient-elle ? Il ne va pas tarder à le savoir. Logique, le gars entre avec ce truc bien serré contre lui et la première chose qu'il fait, c'est le poser sur le bureau du commissaire. C'est sûrement pas pour aller se chercher un café.

Il y a un truc bizarre écrit sur la couverture : tueur en série. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

- Enfin !

Le nœud de tissu qui maintenait la chemise boudinée se libère et les coupures de journaux en profitent pour essayer de se carapater.

Tout le monde écoute attentivement ce que dit le jeune à Robian. Au fur et à mesure de son récit, l'excitation gagne le carton des carnets neufs.

- Il va sûrement y avoir une nouvelle enquête.

- Mais non, il parle de suicides.

- Non, il dit qu'il s'agit peut-être de meurtres déguisés en suicides.

- Ah bon ?

- Mais oui, et il y en a un paquet !

- Un paquet de quoi ?

- De suicides !

- Mais y'en a un qui vient de dire que c'était des meurtres !

- T'es bouché ou quoi ? Des meurtres déguisés en suicides.

- Combien ça fait un paquet ?

- Il a parlé de huit cas dont il est certain, et de quatre autres qu'il est en train d'étudier.

Huit meurtres potentiels ? Huit ? Et quatre autres pas sûrs ? Dans le carton, l'excitation est à son comble. A un point que les carnets du fond sortent de leur torpeur. Puis vite replongent, ils n'ont aucune chance d'être pris.

Bien calé dans la poche de la chemise, le stylo sait que le commissaire va renvoyer l'aspirant policier à ses chères études. Ce qu'il raconte est tellement rocambolesque. D'après lui, il y aurait un type qui, quelque part dans Paris, tuerait des gens et déguiserait ses crimes en suicides ? Des gens qui n'ont aucun rapport les uns avec les autres, sans doute des victimes choisies au hasard d'après lui. Et le plus fort, c'est que le "modus operandi" du soi-disant assassin est différent à chaque meurtre !

Ridicule.

Mais la main du patron extrait le stylo de la poche. Elle ne retire pas le capuchon. Elle reste en suspens, au dessus des coupures de journaux et des rapports établis par l'étudiant. Le stylo se transforme en pendule qui doit déterminer si tout ça est n'importe quoi ou si finalement, tout ça, c'est peut-être pas n'importe quoi.

Dans le carton des carnets neufs, plus rien ne bouge. Le bureau attend sans stress, à l'horizon, aucune raison de prendre un coup. Le téléphone se dit que la concentration extrême du commissaire est parfaite et que sonner, juste pile là maintenant, donnerait quelque chose de mémorablement drôle. Mais pas d'appel...

En se balançant de droite à gauche au dessus des feuilles et des articles découpés, le stylo se gave d'informations. Même si la plupart des notes sont écrites à la machine, il parcourt fébrilement les pages car ce qu'il lit est stupéfiant.

Alexandre Pujol a été retrouvé dans sa baignoire remplie de son sang. Il s'est ouvert les veines du poignet

gauche. Cependant, le jeune homme note une curiosité quant à l'endroit où on a retrouvé le couteau dont la victime s'est servi : par terre, du côté opposé à celui de la main qui l'a utilisé. Il n'est pas impossible qu'Alexandre Pujol, après s'être ouvert un poignet ait jeté le couteau. Mais l'endroit où il a atterri, induit un geste curieux de la part du suicidé.

Ce premier rapport est une succession de schémas montrant comment, depuis la baignoire, Alexandre Pujol a dû jeter le couteau pour qu'il se retrouve là où on l'a trouvé. Par dessus l'épaule opposée à la main qui tenait l'arme, vers l'arrière, assez fort mais pas trop.

D'autre part, sur la note que la victime a laissée pour expliquer très succinctement son geste, on remarque une faute d'orthographe qu'un professeur de français ne ferait sûrement pas. Or Alexandre Pujol était professeur de français.

Le rapport du jeune homme conclut que même s'il est toujours possible que le suicide soit effectif, il y avait matière pour une enquête plus approfondie. Ce qui n'a pas été fait. D'où sur ce premier cas, suspicion de meurtre.

Un autre rapport. Pierre Ascolier. S'est jeté du haut d'un toit. Détail surprenant : le parapet était, semble-t-il, assez haut pour empêcher la victime de commettre son geste. En effet, ancien combattant, blessé aux jambes, Pierre Ascolier était incapable de monter dessus. Le seul moyen pour lui d'y parvenir était de se hisser à la force de ses bras, de s'allonger puis de se redresser avant de s'envoler vers la mort. Or, il y avait de la suie sur le rebord de ce même parapet, les cheminées de l'immeuble ayant été ramonées la veille en prévision de l'automne à venir, et pas de suie sur les habits de celui...

Sonnerie soudaine ! Sursaut immédiat de tous les occupants du bureau 255. Si on pouvait le voir, on verrait le

sourire de béatitude total du téléphone.

Le tigre écoute puis finit par grogner.

- J'arrive. Deux minutes.

Il raccroche. La main sur les articles et rapports éparpillés, il dit, presque encore dans ses pensées :

- Vous acceptez de me laisser ça ? Je vous dirai ce que j'en pense demain. Donnez-moi votre numéro de téléphone. DANTON 1235, c'est ça ? Bien. A demain.

Les mains du moustachu s'agitent et les papiers se regroupent anarchiquement dans la chemise rose. Elle sait que ça ne va pas être possible de fermer. Mais elle se résigne.

- Qu'il se démerde !

Mais quand même, elle cache la lanière du fermoir. Juste histoire de ne pas lui simplifier la tâche. Il voit bien que ça ne rentre pas comme ça !

- Bon, dès qu'il me soulève, je fous tout par terre.

Dans le carton des carnets neufs, c'est reparti de plus belle, ça jaspine à tous les niveaux. Seul celui qui est sur le dessus du tas, sur la gauche, se tait. S'il y a vraiment une nouvelle enquête qui se présente, il est le mieux placé pour y participer. Autant ne pas se faire remarquer par les autres. Attendre son tour.

- De toute façon, je suis avant toi.

- Mais y'aura pas d'enquête.

- Si y en aura une

- ...

Etc, etc.

La chemise attend le meilleur moment. Le commissaire tant bien que mal, plutôt mal en fait, a réussi à la fermer. Il veut la ranger dans le tiroir.

Elle sent qu'elle décolle. Elle flotte un instant dans l'air. Elle attend encore deux secondes.

Maintenant !

Tous les suicides, déguisés ou pas, qu'elle a ingurgités depuis des semaines lui reviennent en mémoire d'un coup. Elle a supporté, transporté des horreurs, du sang, elle ne sait combien de noyades, des chocs, des accidents. Tout ça pendant trop longtemps. Elle craque. Littéralement elle craque, elle s'ouvre en deux et laisse échapper tous les papiers comme si elle vomissait le mal qui dormait en elle.

Soulagée elle meurt, consciente d'avoir fait plus que son boulot. elle était trop vieille pour endurer plus.

Elle entend un dernier et sonore "Putain de merde ". Mais elle s'en fiche. C'est la fin.

A la première feuille qui lui retombe dessus, le bureau sait qu'il peut dérouiller d'un coup de poing colérique. Il se contracte instantanément ne sachant où ça va tomber. Mais rien. Par contre, le commissaire dans un geste brusque et désespéré pour tenter d'empêcher la chemise de se déchirer envoie valdinguer le téléphone.

- Mais j'ai rien fait !

La chute sur le parquet sera mortelle. La bakélite noire ne résistera pas au choc. Il faut faire quelque chose, vite. Le téléphone voit se rapprocher le sol, mais il va passer pas loin d'une des chaises réservées aux visiteurs. Il se retourne propulsant son combiné dans sa direction. Et miracle, le cordon spiralé parvient à s'enrouler sur le montant du dossier de la chaise.

Le téléphone balance au bout du fil du combiné. A quelques centimètres du sol ! La frayeur de sa vie.

A l'envers, il voit Marcel Robian qui, en passant la tête par la porte du bureau 255, hurle pour appeler sa secrétaire à l'autre bout du couloir.

- Gisèle !

Gisèle Fouisson. Une voix divine, douce, tendre. Le téléphone l'adore. Chaque fois qu'elle passe un appel au commissaire, il fond de bonheur de l'entendre. Le départ de Mlle Trémoulin a été un choc. Il a reporté tout son amour sur Gisèle.

- Je dois m'absenter, rangez-moi ce merdier.

Robian attrape sa veste sur le portemanteau et disparaît dans le couloir. Gisèle entre dans le bureau. Jupe longue et élégante sur bas nylon couleur chair. Talons pas tout à fait aiguilles. Elle se dirige droit vers le téléphone. Elle se met à parler. Elle lui parle ! A lui, directement à lui !

- Mais qu'est-ce qui s'est passé ici ? Comment as-tu fait pour te retrouver ici toi ?

Ses mains douces démêlent tranquillement le nœud qu'a concocté le cordon spiralé du combiné. Elle prend soin de ne pas laisser tomber le boîtier de bakélite. Le téléphone se dit qu'il n'a jamais vécu un moment pareil.

- Voilà, à ta place.

Elle repose doucement le combiné en place sur le socle. Ongles rouges, chemisier classique peu décolleté, voix toujours aussi enivrante.

- Bon, voyons tout ça maintenant. Ce truc, c'est pas réparable.

Les deux morceaux de la chemise rose s'envolent vers la poubelle la plus proche. Toutes les feuilles étalées sur le bureau sentent alors le regard acéré de Gisèle se poser sur elles. Il glisse, vif, de l'une à l'autre, jauge, estime, analyse. Celles qui ont eu l'audace de se retourner lors de la catastrophe sont remises dans le bon sens. Puis, elles sont saisies par les doigts fermes, mais doux, de la secrétaire pour retrouver au final leurs partenaires de dossier d'origine. Elles se classent, s'alignent, se regroupent dans des chemises

cartonnées mais légères que Gisèle est allée chercher dans son bureau, le 242.

Le nom de la victime est inscrit sur la couverture de la chemise correspondante. Et les chemises sont classées par ordre chronologique des suicides (ou meurtres ?). Parfaitement alignées sur le bureau, elles voient avant l'extinction de la lumière le sourire satisfait de Gisèle qui peut enfin retourner à son travail.

La main élégante saisit la poignée de la porte. Le carton des carnets neufs sait que la secrétaire ne l'apprécie pas. Elle n'a jamais compris pourquoi son contenu n'était pas rangé correctement. Mais, elle n'a jamais voulu le toucher, un peu comme une mère qui attend que son enfant comprenne qu'il faut ranger sa chambre. Jusqu'au moment où... Pourquoi aujourd'hui pose-t-elle le regard de trop sur lui ? Il n'a pas le temps de répondre qu'elle l'a déjà pris sous son bras.

Ce parfum ! Le paradis !

Il n'imaginait pas que...

- Eh ! Mais qu'est-ce qu'elle fait ?

Gisèle est face à une case vide d'un classeur vertical et elle range les carnets neufs dedans ! C'est la panique. Ceux qui étaient au dessus se retrouvent en dessous, ils tentent de protester mais leur cris sont aussitôt étouffés par les carnets du fond qui viennent les écraser. Par ceux-là mêmes qui dormaient pensant être éternellement inutiles, et qui voient subitement une lumière qu'ils n'avaient jamais imaginer retrouver !

C'est le cahot ! Le casier se referme. Noir total, presque total. Ouf, ils entendent ce qu'il se passe à l'extérieur.

- "Une bonne chose de faite, j'en avais assez de ce carton qui traînait." dit une douce voix féminine.

Le carton en question profite des derniers instants parfumés de sa vie de carton. Il a peu de chances de finir dans un grenier avec les jouets du petit dont on ne veut pas se débarrasser tout de suite. Et dont on ne se débarrasse jamais en fait.

- Adieu mes amis.

Mais les carnets neufs ne l'ont pas entendu. Un vrai poulailler s'est installé dans le casier.

Il commence à se faire tard. La nuit tombe tôt certes, et c'est encore plus flagrant quand il pleut, les pas pointus des secrétaires dans le couloir se sont éteints depuis longtemps et Marcel Robian devrait être rentré chez lui. Mais le téléphone a transmis le message à sa femme :

- Je reste au bureau ce soir, j'ai un gros dossier à étudier, m'attends pas pour manger.

Presque aussitôt après, un autre téléphone sonne, celui de l'amant de Mme Robian. Elle connaît bien son mari, elle a traduit son message : "Je ne rentre pas pour dormir". Mais ceci est une autre histoire qui n'a vraiment pas de rapport avec la nôtre.

Un peu plus tard. Le bureau est exaspéré, couvert par endroits des miettes du sandwich que vient d'engloutir Robian. Et en plus, il n'aime pas du tout cette position. Un tiroir à moitié ouvert sert de repose-pieds au commissaire qui, d'autre part, est à moitié affalé sur le bureau, un coude planté sur le plateau, le bras vers le haut, le stylo au bout de la main se balançant la tête en bas. Tous les dossiers bien rangés par Gisèle sont bien mis en désordre par Marcel.

Si elle voyait ce bazar, se dit le téléphone.

Il est vraiment tard. Pour oublier les chaussures qui ont fini par tomber dans le tiroir, le bureau contemple la réflexion de la lumière des réverbères sur les gouttes de pluie qui roulent sur les vitres de la fenêtre. Parfois, leur cheminement les fait se croiser et s'accoupler. Puis, elles roulent un peu plus vite avant de devenir trop grosses pour pouvoir rester sur leur ciel invisible. De temps en temps, elles s'éloignent juste avant de se rencontrer, comme les humains en quelque sorte.

Il est plus tard encore, le téléphone somnole. Personne n'appelle à cette heure-là de la nuit. Sauf quand il y a une affaire en cours. Mais là, il n'y a pas d'affaire en cours. Le commissaire attend sa mutation.

Sauf que...

Il est encore plus tard mais le stylo est dans un état d'ébullition extrême. Ça fait maintenant plus de trois heures qu'il se promène au dessus de ces dossiers fraîchement classés par Gisèle. Trois heures à lire et relire les rapports, à regarder les photos des victimes, à se poser de temps en temps sur un point précis, comme un doigt qui désigne quelque chose de très important. Plus de trois heures à sentir le patron hésiter. Il n'a encore rien écrit, le capuchon est resté en place. Quatre poils de moustache ont été arrachés (dont les extractions ont été suivies bien évidemment de jolis noms d'oiseaux), c'est dire si elle dure cette hésitation.

Il faut dire, à la décharge du commissaire que la décision n'est vraiment pas facile à prendre. Chaque cas est tellement particulier. A chaque fois, il ne s'agit que d'un détail minime qui incite à se poser la question : suicide, meurtre ?

Par exemple si on regarde de près le cas de Thérèse Empard, la troisième victime, au premier abord, rien d'incongru, la conclusion s'impose d'elle-même : elle s'est

donné la mort la tête dans le four en ouvrant le gaz. Aucune trace de lutte, de cambriolage, d'effraction. Mais l'explosion de l'immeuble a été évitée grâce à un appel téléphonique anonyme qui a prévenu pompiers et police. Or le téléphone n'est pas installé dans l'immeuble de Thérèse Empard. Donc, si ce n'est pas un voisin, qui a appelé ? Quelqu'un a senti le gaz en passant dans la rue et est rentré chez lui pour téléphoner et prévenir ? Ridicule. De plus, Thérèse habitait au cinquième étage.

Il n'y a vraiment que le dernier dossier qui ne souffre apparemment pas de discussion. Le nom de la victime n'est pas connu. C'est un clochard qui répondait au surnom de Riri. Il s'est noyé dans la Seine et la thèse de l'accident est, de loin, la plus probable. Rien ne peut permettre de penser que le vagabond a été assassiné. Alors pourquoi, le jeune étudiant a-t-il retenu ce cas ? Cependant, ce dossier semble incomplet.

Les locaux du 36 quai des orfèvres ne sont jamais totalement silencieux, même la nuit. Mais à cet instant précis, tout semble s'être arrêté, dans les couloirs, même Paris dehors. La pluie en tous cas, c'est sûr. Marcel Robian réfléchit. Intensément. Encore. Plus besoin de jeter un œil sur les dossiers, il les connaît déjà par cœur. Encore. Le stylo le regarde, essaie de trouver un indice sur le visage du patron. Mais ce n'est pas là qu'est la réponse. Le tigre a toujours été impassible dans le boulot. Seul un soupçon de mouvement de moustache pourrait éventuellement le trahir de temps en temps. Mais il faudrait que celui qui le regarde soit fort perspicace. Même l'encapuchonné compagnon qui vit quotidien-nement avec lui depuis toutes ces années ne peut voir ce détail subtil.

Tout à coup, le stylo sait ! Il connaît la décision du commissaire avant tout le monde. Imperceptiblement, il se met en mouvement, mais un mouvement qu'il n'a pas fait depuis longtemps. Il commence à pivoter doucement sur le bout de l'index, s'installe entre celui-ci et le pouce. Le majeur l'empêche de tomber.

Il vérifie si son capuchon est bien fermé. Ça va partir et ça va faire drôle car il n'a plus l'habitude. Ça y est ! D'un coup sec, le majeur l'envoie tourner au dessus du pouce. Tour complet ! Il est rattrapé in extremis dans la position initiale. Et à peine arrêté, il repart. Ça tourne, ça tourne ! Et ça veut dire que le commissaire a choisi d'enquêter ! Il va y avoir une enquête qui s'annonce palpitante !

Le stylo tourne encore ! Tout le bureau comprend que le commissaire est reparti à la recherche d'un criminel. Qu'il ne va peut-être pas quitter le service comme ça. La nouvelle se répand et parvient à traverser la paroi du classeur vertical dans lequel les carnets neufs exultent de joie !

- Merde !

La dernière toupie du stylo s'amorce mal, et il s'envole vers le porte-manteau. Le téléphone le voit passer au-dessus de lui.

- Jette ton combiné vers la chaise !

- Imbécile.

L'atterrissage est brutal. Dans le capuchon, le stylo ne peut empêcher la plume d'éternuer un paquet d'encre. C'était déjà compliqué de retenir l'encre quand il tournait, mais là...

Le capuchon s'ouvre et vomit l'encre sur la manche de la chemise de Robian. "Remerde".

La porte du bureau 255 s'ouvre brusquement et le couloir se remplit instantanément d'un "Gisèle" aussi

puissant qu'inutile parce qu'à trois heures du matin, Gisèle n'est sûrement pas dans son bureau. Elle est dévouée, certes, mais pas à ce point là.

- Où est-ce qu'elle me les a foutus ?

Les tiroirs des classeurs verticaux claquent un par un laissant apparaître brièvement le temps de leur ouverture, une grosse paire de moustaches partie à la recherche d'un tas de carnets neufs qui, dans leur caverne toute noire s'époumonent en vain pour aider à les localiser.

Vlan !

- Ça va pas la tête !

Vlan !

- Eh oh !

Vlan !

- Malade !

Vlan !

- Dites donc, un peu de respect s'il-vous-plaît !

Vlan !

- Putain mais c'est pas vrai ce connard.

Le casier s'ouvre enfin. Un long "Ah" de soulagement pénètre à l'intérieur et vient caresser les couvertures du dessus. A peine deux secondes s'écoulent qu'une main surgissant de nulle part, entre, saisit le carnet le plus proche et l'embarque sans plus attendre.

Vlan ! Noir.

En enfilant la couverture de cuir presque rouge, l'élu reconnaît qu'il a une chance incroyable. Sans Gisèle et le chamboulement du rangement dans le casier, il n'aurait jamais dû, ni pu être là. Alors, il savoure. Il se drape dans une fierté quelque peu exagérée. Quand même, c'est pas rien, il va recueillir les notes de la dernière enquête du commissaire Robian.

Ce qu'il n'imagine pas, c'est qu'il ne sera pas le seul sur celle-ci. De nombreux rebondissements, des cadavres à la pelle, une partie de cache-cache impensable à cet instant, vient de commencer. Tout le pays va en parler, et verra à la télévision la pochette de cuir, le carnet le stylo accompagnant leur boss qui tente vainement de rassurer une population qui commence à paniquer parce que la police est incapable de trouver le plus terrible et mystérieux tueur en série qui ait jamais existé.

Il est quatre heures et des poussières du matin. Dans le casier, les carnets neufs sont déprimés. Le téléphone dort malgré le ronronnement du néon qui lui aimerait bien dormir. Le bureau pense à Mlle Trémoulin. Quelque part dans Paris, une porte se referme après avoir laissé un amant s'échapper furtivement des bras d'une femme de commissaire.

Il est quatre heures et des poussières du matin quand le capuchon libère la plume qui, sur la première page d'un carnet neuf et fier, inscrit une liste de noms. Les premiers d'une longue et morbide liste.

Alexandre Pujol, Pierre Ascolier, Thérèse Empard, René Rouget, Oscar Binoute, Isidore Anflin, Norbert Edner, Tino Lavantano, Emile Fougeard, Etienne Robinoux, Raymond Estravert, Riri.

Seconde partie

La cravate

La cravate préférée du commissaire divisionnaire est repassée tous les matins et ça se voit. Elle fait constamment attention à ne pas se froisser. Son nœud Windsor est parfait, ce qui n'arrange pas son côté hautain. Il faut dire que le rouge mordoré de son tissu brillant contraste fortement avec le costume sombre qui l'encadre. Bref, on ne voit qu'elle.

Elle fait face, depuis près d'un quart d'heure maintenant, à un stylo avachi, à moitié endormi, dans la poche d'une chemise qui, elle, semble avoir passé la nuit sur le dos de son propriétaire. Et cette moustache désordonnée est insupportable à regarder. Pourquoi, à peine la journée commencée, doit-elle supporter ces horreurs ?

De plus, la conversation ressemble à celles que l'on entend dans les cours d'école maternelle. Oui non, si non, je te dis que si, je te dis que non.

La moustache veut enquêter sur des meurtres qui n'existent pas. Le divisionnaire ne veut pas. Un dit qu'il y a matière, l'autre non. Un dit qu'on n'a pas de temps à perdre avec ça, l'autre dit qu'il ne faut plus en perdre pour éviter d'autres morts.

Soudainement, le stylo sort de son apparente torpeur et lâche d'une manière agressive qui ne plaît pas du tout à la cravate :

- Au lieu de faire ta prout prout, jette un œil sur les dossiers et tu verras que Robian a raison !
- Pardon ? Vous vous adressez à qui ?
- A toi, pétasse.
- Sortez d'ici immédiatement.

La porte cirée du bureau du divisionnaire ne porte pas de plaque avec un numéro. Elle se referme expulsant Robian, qui porte un dossier épais sous le bras et un stylo hilare dans la poche de sa chemise qui regarde la moustache sourire. Le patron, têtù, a obtenu l'autorisation d'ouvrir l'enquête.

DAN 1235. Le numéro a été composé avec entrain par le bout du stylo. Le téléphone va annoncer au jeune homme que le commissaire a pris au sérieux son affaire. Très au sérieux même puisqu'il va passer les quelques semaines qui lui restent à la Crim' avec son affaire. Enfin, à cet instant précis, personne ne se doute que, tout ça, va durer des mois.

Le tableau de liège

Depuis quelques semaines, le tableau de liège était comme puni. Tourné vers le mur, aussi inutile qu'une paire de lunettes pour un cyclope, il attendait qu'on veuille bien daigner l'utiliser. Si au moins on avait pris la peine de le stocker dans l'autre sens, il aurait pu voir ce qu'il se passait dans la pièce. Le temps lui aurait paru moins long. Quoique, il se serait retrouvé face à l'horloge à lamelles qui est au dessus de la porte. C'est une horloge moderne, de marque Vedette. Voir les minutes défilier une à une, ce n'est pas ce qu'il y a de mieux pour passer le temps sans s'ennuyer.

Ses roulettes sont un peu grinçantes. Le commissaire le tire, il couine mais il est content car il retrouve sa place préférée : pas loin de la fenêtre, face au bureau.

- Salut !

- Content de te revoir, dit le bureau.

- Et moi donc !

On pourrait croire que les punaises qui s'enfoncent

pour épingle les indices et les questionnements de Robian sont autant de désagréables sensations pour le tableau, il n'en est rien. Les pointes qui s'enfoncent dans le liège se sentent à peine, mais chaque feuille qui vient se caler doucement contre le tableau est une caresse, furtive certes, mais pas dénuée de douceur.

Le tableau se couvre de documents. Il y en a trop, il ne peut les accueillir tous sans qu'ils ne se chevauchent. Bref, rapidement, ça devient illisible. Plus de place.

Le commissaire est un homme d'action. Le tableau le voit ouvrir la porte 255 et hurler en sortant dans le couloir :

- Gisèle ! Commandez-moi un autre tableau. J'en ai besoin tout de suite.

A peine une minute plus tard, un bruit, pareil à un train qui freine brusquement, remplit le couloir et se dirige vers le bureau 255. Robian traîne le tableau du bureau d'en face, celui de Chardon, un inspecteur qui a un bel avenir devant lui.

Enfin, il a peut-être un bel avenir mais il a un tableau minable. Juste une grosse planche de bois bien lourde et bien épaisse, mal peinte en gris (ou peut-être à l'origine en blanc). Les pieds n'ont pas de roulettes, d'où le bruit de crissement insoutenable sur le parquet.

Le tableau en liège n'est pas du genre condescendant. Il accueille avec plaisir son nouveau compagnon. Il est désolé pour lui quand Robian essaie presque vainement d'enfoncer une punaise dans sa planche de bois pas tendre du tout. Ça doit faire mal.

Dès que le commissaire tourne le dos, le tableau en bois recrache la punaise et la feuille tombe. Un autre essai. Même topo. Au vu de la multitude de punaises qui sont plantées sur son alter ego qui est en face de lui, le tableau en

bois sent bien qu'il ne faut pas céder. Il a fait plier Chardon, il fera plier Robian.

- Putain, c'est pas vrai.

Robian, porte 255

- Gisèle ! Apportez-moi du Scotch !

Du fond du couloir :

- Ce n'est pas le moment de boire !

- Mais qu'elle est con.

Robian sort.

Deux heures plus tard, trois tableaux encombrant le bureau 255. Recouverts par les dossiers du jeune homme qui est assis face au commissaire, ils n'ont que quelques petits espaces de-ci de-là, entre les feuilles, pour voir ce qu'il se passe autour d'eux.

Le troisième, tout neuf, en liège a été dégoté dans le stock des fournitures administratives par Gisèle. Quand il a vu le décollété qui le sortait du sous-sol où il pionçait depuis des lustres, le tableau en liège tout neuf s'est imaginé qu'il allait passer des heures très agréables. A son arrivée face au deux autres, il a quelque peu déchanté. Il préfère les jupes droites aux moustaches. Mais bon, il s'est vite consolé, au moins, il a des compagnons.

Sur le tableau de droite, les quatre premiers suicides, sur celui du centre, le tout neuf, les quatre suivants. Sur le tableau en bois, scotchés, les accidents, au nombre de quatre également.

Le carnet neuf dans la pochette de cuir se dit qu'il ne va pas rester là très longtemps. Le stylo à plume couvre des pages et des pages de courbes et d'arrondis déliés. Assis en face du commissaire, le jeune homme, Firmin Postel c'est son nom, raconte comment au cours d'un stage au commissariat du quinzième, alors qu'on lui avait demandé de

classer des dossiers, il a découvert le pot aux roses.

Tout d'abord, le nombre important de suicides dans le même secteur a éveillé sa curiosité. Ensuite, curieusement, il remarque qu'il y en a un tous les neuf jours, et pour finir, tous avec un ou plusieurs détails curieux.

Comme par exemple, le cas d'Oscar Binoute qui s'est donné la mort en se tirant un coup de fusil de chasse dans le menton. Le fusil appartenait bien à la victime puisque celui-ci était un chasseur de canards. Il était même apparemment assez doué, car une bonne partie des habitants de son immeuble avaient l'habitude de manger du canard sauvage tué et donné par M Binoute tous les dimanches. Outre le fait que personne de son entourage n'ait compris son geste, Firmin Postel a relevé un point important qui n'a bizarrement pas attiré l'attention des enquêteurs. Oscar Binoute était une personne de petite taille. Il n'avait pas les bras assez longs pour utiliser son fusil comme il l'a, soit-disant fait, pour se suicider.

- Mais les accidents ?

Firmin continue, le stylo note, le carnet se désespère.

- Même pas une journée, je vais rester !

Il y avait trois dates sans suicidés dans la série des "neuf jours". Sans suicidés mais pas sans morts. Les décès faisaient suite à des accidents. En y regardant de plus près : bingo !

- Il parle de mes cas, là ! dit le tableau en bois.

Par exemple : René Rouget. Renversé par une voiture qui n'a pas daigné s'arrêter. C'est tout simple, mais un conducteur criminel court les rues. Ou Isidore Anflin qui prend un pot de fleurs sur la tête en passant devant un immeuble encore en construction ?

- C'est pas de bol quand même.

- Un immeuble en construction ! Réfléchis, il n'y a

pas de pot de fleurs sur les balcons d'un immeuble en construction !

- Pourquoi pas ? Un ouvrier a acheté des fleurs pour l'anniversaire de sa femme et oublie de les rapporter chez lui.

- Ou il les a achetées avec un jour d'avance.

- Oui aussi, c'est possible. Bon, ben le gars là, comment il s'appelle ton gars ?

- Isidore Anflin.

- Bon ben l'Isidore Anflin, il passe juste quand le pot de fleurs se casse la gueule. C'est pas de bol !

- Un pot de fleurs, ça saute pas dans le vide comme ça tout seul !

- Qu'est-ce que t'en sais ?

Gros débat chez les tableaux...

Le stylo est couvert de sueur, il aimerait bien faire une pause. Onze des douze cas ont été épluchés par le commissaire. Firmin est impressionné par la mémoire de ce dernier. Dès qu'il note dans son carnet, il se rappelle. Comme s'il écrivait directement dans sa mémoire. Le carnet sombre dans une dépression pas piquée des vers.

- Et le clochard ? demande Robian. Pourquoi choisir le cas du clochard ?

- Tout simplement...

Au dessus de la porte, l'horloge Vedette se prépare. Chaque minute, une lamelle tombe et indique la nouvelle heure. Pour passer de 12h59 à 13h00, toutes les lamelles tombent en même temps. Et c'est l'heure préférée de la pendule. Pourquoi fait-elle plus de bruit lors de ce changement là ? Un gros tac ! Personne ne le sait. Elle n'est pas bavarde toute seule au dessus de la porte.

TAC ! Robian lève les yeux.

- Ah merde, voilà pourquoi j'ai faim, venez on va bouffer, vous m'expliquerez en chemin.

Le carnet et le stylo se rangent dans la poche de la chemise. Ils sont crevés. Les deux hommes sortent. Les tableaux continuent leur débat sur les hypothétiques pots de fleurs volants, sans s'apercevoir que plus personne n'occupe le bureau. Celui qui affiche les accidents perçoit un certain silence qui les entoure.

- Eh ! Ils sont partis !

Et en plus, il ne vont pas savoir ce que Firmin a trouvé d'étrange dans la mort de Riri le clochard.

Le portemanteau

Rue Dauphine, pas loin du passage qui porte le même nom, il y a un petit troquet qui fait restaurant le midi. Le commissaire Robian y a sa table. Parce que c'est la table où personne ne veut s'installer tant que le restaurant n'est pas complet. Elle est juste à coté de la porte d'entrée et le portemanteau la domine. D'où les nombreux désagréments. Le froid qui entre en hiver, le bruit de la rue qui interrompt la conversation quand la porte s'ouvre. Les vestes ou manteaux des clients qui pendouillent sur la tête d'un des deux convives qui dînent à cette table. Quand ce n'est pas un parapluie qui goutte désagréablement. Et ça n'arrête pas, ou presque :

- Pardon, je viens reprendre ma veste.

- Excusez-moi, je vous dérange, mais je voudrais récupérer mon manteau. Merci beaucoup. Vous êtes bien aimable.

- Pardon, pouvez-vous me passer mon écharpe ?

- Sorry, can I...

Bref, cette table n'est définitivement pas une bonne table quand on est deux. Mais Robian est tout le temps seul quand il vient manger ici et bien sûr, il s'installe du bon côté

de la table, à l'opposé du portemanteau.

Sauf aujourd'hui.

Ce qui fait se dire au portemanteau qu'il va peut-être pouvoir entendre plus précisément la voix de ce bougon solitaire. Car d'habitude, monsieur ne parle presque pas. Il prend le menu du midi où il n'y a pas de choix. De temps en temps, il grogne une commande d'un café ou d'une carafe d'eau, mais guère plus. On dirait qu'il ne vient manger ici que quand il fait la gueule.

Donc, aujourd'hui curieusement, il vient accompagné d'un jeune homme, un peu coincé, vingt-cinq, vingt-six ans, environ. Robian s'assoit à sa place habituelle. La chaise de l'autre vient heurter le portemanteau. Elle s'excuse. Pas la peine, ça arrive tous les jours, vu que la place pour s'asseoir entre la table et lui est très tenue. Mais bon, elle s'excuse quand même, c'est une chaise très polie.

Apparemment, les deux hommes poursuivent une conversation entamée sur leur trajet. Ils parlent d'un clochard qui se serait noyé près de la statue de la liberté, dans le quinzième. Le portemanteau ne suit pas vraiment les échanges jusqu'à ce que le mot meurtre soit prononcé. Enfin, quelque chose qui sort de l'ordinaire ! Le commissaire pose une question, mais au même moment, la porte s'ouvre et une moto passe dans la rue. Ouf, Robian repose la question car personne ne l'a entendue. Il demande quel détail a pu attirer l'attention de Firmin sur le cas du clochard.

Une suite de chiffres écrite au stylo bille dans la paume de la main de Riri : 15263162016.

C'est tout ?

Riri était clochard depuis tellement longtemps que tout le quinzième le connaissait mais personne n'était capable de dire quel était son vrai nom. Tout le monde l'appelait Riri. Tout le monde savait que c'était son choix de

vivre dans la rue avec rien ! Mais dans "rien", il n'y a pas de stylo bille. Et en admettant qu'il ait trouvé un Cristal Bic par terre, il ne l'avait pas sur lui quand on l'a remonté de la Seine. Et en admettant que le stylo se soit noyé avec lui, pourquoi cette série de chiffres ? Et en admettant que Riri ait une raison de vouloir les retenir, pourquoi les a-t-il écrits dans la paume droite ? Alors, qu'il était droitier, tous ses amis clochards l'ont affirmé.

Le portemanteau est soufflé. Pris dans la conversation, il tente de trouver une réponse à cette question étrange. "Dans la paume droite, ben parce que..." en fait, il se rend compte qu'il ne sait pas trop ce que veut dire, être droitier.

- T'as entendu ce truc ?

La chaise sort d'un douce torpeur : hein ?

- T'as entendu de quoi ils parlent ?

- Non.

La chaise est polie, elle n'écoute pas les conversations. Et puis de toute façon, elle s'en fout complètement. Elle aurait bien aimé être tout sauf une chaise. Se retrouver la plupart du temps écrasée par un postérieur plus ou moins pétant. Non merci, c'est pas la vie rêvée.

- Et ces chiffres, vous avez compris à quoi ils correspondent ?

- ...

La porte merde, j'entends pas ! Putain, j'ai pas entendu ce qu'il a dit. Il a dit quoi ? La chaise ne répond pas.

- Venez, on retourne au bureau. Gisèle nous fera un café.

Le portemanteau est dépité.

Un carnet neuf se drape de cuir brun.

Alors ? Déjà ? Raconte ! C'est horrible ?

A peine la porte du casier vertical refermée, le carnet à peine usagé et rempli de notes est assailli de questions. Raconte, raconte ! Mais c'est pas facile, il est gonflé d'informations qui partent dans tous les sens, qui n'ont pas de rapport entre elles ou trop, il ne sait plus.

- C'est quoi le meurtre ?

- Douze meurtres !

Tous les carnets ensemble : DOUZE !

- Enfin peut-être, ils ne savent pas. Ça fait une semaine maintenant qu'ils cherchent un lien entre les victimes. Même pire, simplement un lien entre deux victimes serait un début. Ils n'ont rien. Le tueur frappe au hasard à première vue. Hommes, femmes, âgés ou pas trop, milieux différents. Seul l'arrondissement dans lequel il sont morts est le même pour tous les cas.

- C'est tout ?

- C'est tout ce qu'ils ont pour l'instant, en gros.

Un silence empli de réflexion s'évapore des carnets époustoufflés par ce qu'ils viennent d'entendre. Ceux qui n'ont eu droit qu'à une affaire minable luttent intérieurement contre la montée d'une jalousie inutile. D'autres plus terre à terre, se disent qu'ils ont échappé au gavage. Le dernier arrivant n'a pas l'air bien ! Il a la tête d'un carnet à spirale !

Presque aussitôt, la porte s'ouvre à nouveau et celui qui venait à peine d'arriver repart pendant qu'une moustache dit : "J'suis con moi, je vais en avoir besoin."

Il se retrouve seul dans un des tiroirs du bureau.

A suivre....

*Pour obtenir la suite, une seule adresse :
le.marc.page@gmail.com*